[25A0120859] HIST-GÉO : ENSEIGNER L'HISTOIRE GRECQUE & ROMAINE

Synthèse de la Formation du 18 mai 2026 assurée par Fanny Firon

Professeur agrégé d'histoire
Docteur en histoire romaine
Enseignant dans le secondaire et en hypokhâgne au lycée Georges de la Tour à Metz
Membre associé au laboratoire Sciences de l'Antiquité et du Moyen Âge à l'Université de Lorraine.

La romanisation, une notion au cœur des programmes scolaires

Le concept de romanisation

La romanisation est à la fois le processus de diffusion d'éléments romains dans les territoires conquis par Rome et le résultat de ce processus (être romanisé).

Ce concept a été inventé par l'historien Theodor Mommsen en 1885. Il a fait son apparition au XIXe siècle dans un contexte où les pays d'Europe étaient en train de se constituer des empires coloniaux.

Le concept de romanisation a été précédé de peu du concept d'hellénisation : en 1878 Gustav Droysen emploie le terme d'*hellenismus*. Droysen voulait par ce terme souligner la diffusion de la langue grecque et du comportement grec dans le bassin méditerranéen à la faveur des conquêtes réalisées par Alexandre le Grand.

Les deux concepts sont nécessairement liés :

- Rome entretient dès le début de son histoire des liens avec la Grèce, par le biais de la *Magna Graeca* notamment
- l'empire romain comprend une partie orientale qui commence à se constituer au IIe siècle av. J.-C. et qui ne peut faire l'économie du concept d'hellénisation dans son analyse.

La romanisation comporte différents aspects :

- sur le plan juridique, elle correspond au fait d'avoir le statut de citoyen romain, au fait de posséder la citoyenneté romaine et, à partir de là, d'avoir tous les droits et devoirs qui lui sont liés. La date clé en la matière est 212 apr. J.C qui correspond à l'Edit de Caracalla, puisque par cet édit, la citoyenneté est accordée à tous les hommes libres de l'Empire sauf les déditices

- sur le plan culturel, elle se manifeste par l'adoption du latin (ou du grec dans la partie orientale de l'Empire), par l'adoption de croyances et pratiques religieuses romaines (le panthéon romain, le culte impérial, le christianisme une fois que l'empire est devenu chrétien), par un mode de vie quotidien romain (mode vestimentaire, coiffure, alimentation, loisirs), ainsi que par un cadre de vie urbain romain.

Parmi les acteurs de la romanisation, on compte le pouvoir central, les fonctionnaires, les élites (romaines et locales), les soldats, les marchands.

Les vecteurs de la romanisation sont multiples : provincialisation, municipalisation, construction de routes, de cités…

Le concept de romanisation a été remis en cause pour plusieurs raisons :

- le risque est de lire les conquêtes menées par Rome selon le modèle de colonisation européenne des XIXe et XXe siècle, or il n'existe pas de « grande stratégie » de conquête de la part de Rome, seulement des « petites stratégies empiriques » et il n'existe pas non plus de « mission civilisatrice » (Rome ne cherche pas non plus à éradiquer les cultures locales)
- le terme de romanisation centre les réflexions sur la domination de Rome, contribue à une lecture verticale des rapports entre Rome et les provinces. Le rôle des populations locales est ainsi occulté (tant pour montrer l'adhésion que des attitudes de résistance).

En réalité, il faut bien avoir à l'esprit que si Rome « exporte » son modèle,

- elle respecte les cultures locales
- elle est dotée d'une capacité d'intégration d'éléments étrangers
- la rencontre de plusieurs civilisations a parfois produit des formes culturelles originales

Aujourd'hui, les programmes scolaires semblent avoir intégré les difficultés liées à ce concept, car le terme a disparu de manière explicite dans le projet des nouveaux programmes d'histoire pour le collège. On parle de traces, d'héritages, d'acteurs et de vecteurs mais pas de romanisation.

D'autres concepts sont désormais utilisés par les historiens : assimilation, acculturation, hybridation, métissage, créolisation, syncrétisme, interactions / échanges culturel(le)s. L'expression qui semble faire consensus est celle de transfert culturel.

Le cas de l'Egypte romaine

L'Egypte passe sous domination romaine en 30 av. J.-C. après la bataille d'Actium et le suicide de Cléopâtre, dernière représente de la dynastie lagide. L'Egypte est un espace déjà habitué aux interactions culturelles : elle a été sous la domination des Perses, puis des Ptolémées, les Juifs y sont relativement nombreux.

Pour l'historien, les sources dans cette province sont importantes, car le climat aride et sec a permis la conservation de papyrus en grande quantité. Les sites archéologiques ont aussi permis la mise au jour d'objets originaux comme des portraits ou des masques funéraires, des momies d'époque romaine…

Les pratiques funéraires sont un moyen d'appréhender les contacts entre Rome et les cultures locales. Elles révèlent que

1) les Romains se sont appropriés des éléments de la culture égyptienne traditionnelle.

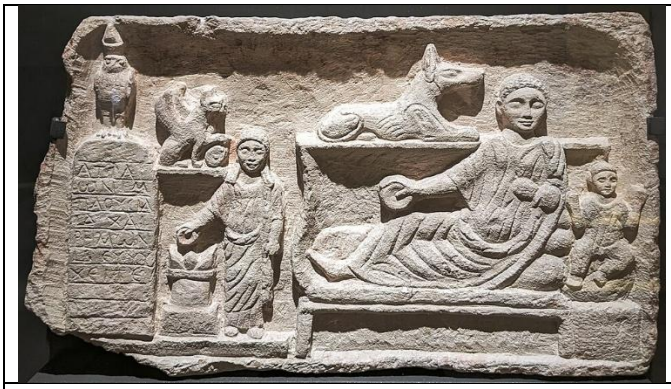
La momification à l'époque romaine s'est démocratisée et cela n'est pas forcément accompagné d'une diminution de la qualité du processus d'embaumement. Il est toujours fait usage du *Livre des Morts*. L'écriture hiéroglyphique est encore utilisée même si son usage décline. Le démotique est très fréquent sur les étiquettes de momie (souvent bilingues : une face en grec, une face en démotique). L'actualité en témoigne : des momies comportant des dorures sur le site d'Oxyrhynchos.

2) les individus prennent dans chaque culture des éléments qui répondent à leurs attentes.

Cela se traduit par une juxtaposition d'éléments culturels d'origines diverses. Il est fort probable que les individus eux-mêmes étaient mus par la volonté d'afficher une identité culturelle multiple.

Tombeau de Perséphone à Kom el-Shoqafa, IIe siècle apr. notre ère. https://fr.wikipedia.org/wiki/Catacombes_de_Kom_El_Shoqafa#/media/Fichier:Persephone_tomb_in_Kom_el-Shoqafa,_2nd_century_CE.jpg

Cette tombe illustre la juxtaposition des registres. Dans le registre supérieur on a une scène typiquement égyptienne : le défunt momifié est placé sur un lit léontomorphe. Anubis, penché sur lui, effectue le rituel de l'embaumement. Isis et Nephtys encadrent de leurs ailes la scène et assistent Anubis. Dans le registre inférieur, la scène est clairement empruntée à la mythologie grecque et romaine puisqu'il s'agit de l'enlèvement de Perséphone par Hadès pour la ramener dans les Enfers. On identifie clairement Athéna avec son casque et son bouclier.



Relief funéraire d'Atiliôn et ses enfants - Musée du Louvre Antiquités égyptiennes E 11763.jpg
https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Relief_fun%C3%Agraire_d%27Atili%C3%B4n_et_ses_enfants_-_Mus%C3%A9e_du_Louvre_Antiquit%C3%A9s_%C3%A9gyptiennes_E_11763.jpg

Un individu en toge est dans une position typiquement romaine (scène traditionnelle du banquet) en position semi-allongée. Des divinités et symboles égyptiens sont présents : le faucon Horus, le chacal Anubis et un griffon. Il y a une sorte de mise en abîme puisqu'une stèle est représentée dans la stèle. Elle contient une inscription en grec commémorant la mort d'Attilion et de ses deux enfants. L'un des enfants fait un sacrifice sur un autel à cornes, tandis que l'autre est assis de face derrière son père. On voit bien la juxtaposition d'éléments égyptiens, grecs et romains.

3) Parfois Rome, s'approprie des éléments égyptiens et les remodule pour en faire une version romaine. C'est le cas avec Anubis ou Horus vêtus à la romaine, en toge ou en arme ou sous les traits de Jupiter ou d'un autre dieu romain. Il s'agit du phénomène *d'interpretatio romana* évoqué par Tacite, procédé par lequel les Romains identifiaient leurs propres divinités avec des divinités étrangères en les enrichissant de certains caractères.

Anubis sous les traits d'Hermès

https://fr.wikipedia.org/wiki/Hermanubis#/media/Fichier:VaticanMuseums_Egyptian_God_Statue.jpg

4) Parfois, la rencontre des cultures va au-delà de la simple juxtaposition et on arrive à de nouvelles pratiques qui correspondent concrètement à un mélange des cultures et c'est à ce moment-là seulement que l'on est autorisé à parler de syncrétisme. C'est le cas des portraits dits du Fayoum.

Au XIXe, les fouilles menées par W.M. F. Petrie dans la région du Fayoum (oasis située sur la rive gauche du Nil à une soixantaine de km du Caire) ont permis la mise au jour d'un certain nombre de portraits de la sorte. Depuis, on sait que cette appellation « portraits du Fayoum » est

impropre, car on en a retrouvé dans l'ensemble de la province romaine d'Egypte. Ces portraits étaient réalisés sur des panneaux de bois ou sur du lin selon la technique de l'encaustique ou de la détrempe. Ils résultent de la rencontre de traditions égyptienne, grecque et romaine. Chez les Egyptiens, il existait cette volonté de conserver l'intégrité physique du visage, mais cela se faisait par le biais de masques et de manière stylisée. Aux Grecs ont été empruntés le naturalisme et un souci de réalisme, ainsi que la technique de l'encaustique. Chez les Romains, on avait coutume au sein de l'élite de mouler dans la cire le visage des ancêtres pour les faire défiler dans les cortèges afin de rappeler le prestige de la famille. Ces masques étaient alors conservés dans une armoire dans l'atrium des maisons. Le lien avec Rome a vraisemblablement agi comme un médium poussant encore plus loin le défunt sur le chemin de l'éternité. Le contact avec Rome a comme approfondi les pratiques funéraires égyptiennes.

En dehors des quelques portraits peints dans un cadre domestique à Pompéi, ce sont les seuls portraits qui aient existé avant la Renaissance.

<table>
<tr>
<td>
Fig. 37
Linceul
Pouchkine Museum – Moscou – Russie
Deuxième quart du IIe siècle ap. J.-C.
Provenance : Saqqarah
Détrempe sur lin
185 x 125 cm
I.1a 5749 (acquis en 1911)
P. 324

</td>
<td>Le défunt représenté de ¾ (et non de profil) est représenté en toge (il possède la citoyenneté romaine). Il tient un uolumen (référence aux papyrus et / ou à sa culture, son caractère lettré). Il est encadré par deux divinités égyptiennes (Osiris et Anubis). Derrière sa tête, on distingue l'entrée d'un temple avec des hiéroglyphes et des uraei (valeur apotropaïque). Des petites divinités égyptiennes sont insérées dans le registre inférieur. -> Les individus tiennent à se faire représenter comme des citoyens romains (port de la toge), mais s'approprient des croyances religieuses qui répondent à leurs attentes. Certains éléments fonctionnent pour les deux registres (le rouleau ici, mais ce peut-être le motif de la vigne, une couronne sur la tête, ...) et il est possible que les habitants aient joué de cette dualité.</td>
</tr>
<tr>
<td colspan="2">Firon Fanny : 2020, La mort en Égypte romaine, De l'encadrement par le pouvoir romain à la gestion personnelle (de 30 av. J. -C. au début du IVe siècle ap. J. -C.), Silvana Editoriale, Milan, 367 p.</td>
</tr>
</table>

Enfin, certaines pratiques égyptiennes se sont internationalisées.

Deux exemples permettent d'illustrer ce fait et sont en lien avec notre patrimoine local :

- la statue d'Isis au musée de la Cour d'Or à Metz Le culte d'Isis est ramené à Rome et est propagé dans une large part de l'Empire romain
- les tablettes astrologiques de Grand qui témoignent d'échanges entre la Gaule et l'Egypte.